Revue Multilinguales **Volume: 14 / N° : 01 (2026), pp. 623-640**

Reçu le 30/10/2025 Accepté le 01/02/2026 Publié le 30/06/2026

QUAND LES SUBALTERNES PARLENT: LECTURE POSTCOLONIALE ET INTERSECTIONNELLE DU ROMAN *LES IMPATIENTES* DE DJAILI AMADOU AMAL

WHEN THE SUBALTERN SPEAK: A POSTCOLONIAL AND INTERSECTIONAL READING OF DJAILI AMADOU AMAL'S NOVEL *LES IMPATIENTES*

Nardjas ZEGHIB
Laboratoire DECLIC , Université d'Oum El Bouaghi, Algérie.
zeghib.nardjas@univ-oeb.dz

Résumé

Cet article propose une lecture postcoloniale et intersectionnelle du roman *Les Impatientes* de Djaïli Amadou Amal, couronné par le Prix Goncourt des lycéens en 2020. À travers les récits entrecroisés de trois héroïnes - Ramla, Hindou et Safira -, l'autrice dresse un portrait saisissant et sans concession des multiples formes d'oppression que subissent les femmes sahéliennes au quotidien : mariages forcés, polygamie, violences conjugales et injonction culturelle profondément ancrée au *munyal* - la patience -érigée en norme sociale de soumission et de résignation. En mobilisant les outils de la critique postcoloniale et la théorie de l'intersectionnalité, l'étude met en lumière la manière dont ces oppressions imbriquées résultent de l'articulation complexe entre héritages coloniaux persistants,

structures patriarcales solidement établies et inégalités sociales qui continuent de peser sur l'existence concrète des femmes dans ce contexte. L'analyse montre également comment Djaïli Amadou Amal détourne avec audace la langue française - historiquement instrument de la domination coloniale - pour ériger un puissant contre-discours littéraire, capable de donner voix et visibilité aux subalternes longtemps condamnées au silence. Ce roman s'affirme ainsi comme un véritable manifeste féministe contextuel, qui inscrit la littérature francophone africaine dans un champ critique global, décentré et pleinement engagé, remettant en question les récits hégémoniques et revendiquant le droit à l'autoreprésentation.

Mots-clés : patriarcat, féminisme africain, postcolonialisme, intersectionnalité, subalternité

Abstract

This article offers a postcolonial and intersectional reading of Djaïli Amadou Amal's novel *Les Impatientes*, which was awarded the 2020 Prix Goncourt des lycéens. Through the intertwined narratives of three heroines - Ramla, Hindou, and Safira the author paints a vivid and unflinching portrait of the multiple forms of oppression endured by women in the Sahel region: forced marriage, polygamy, domestic violence, and the deeply ingrained cultural injunction to practice *munyal* - patience - as a normative and socially enforced mode of submission. Drawing upon postcolonial theory and the framework of intersectionality, the analysis demonstrates how these overlapping oppressions arise from the complex interplay

of colonial legacies, entrenched patriarchal structures, and persistent social inequalities that continue to shape the lived experiences of women in this context. The study further highlights Djaïli Amadou Amal's subversive and deliberate use of the French language - historically a tool of colonial domination - as a powerful medium of counter-discourse, one that grants visibility and voice to the subaltern. In doing so, the novel asserts itself as a contextual feminist manifesto, firmly situating African Francophone literature within a global, decentered, and critically engaged framework that challenges hegemonic narratives and reclaims the right to self-representation.

Keywords: patriarchy, african feminism, postcolonialism, intersectionality, subalternity

Depuis plusieurs décennies, la littérature francophone africaine s'impose comme un champ privilégié d'élaboration critique et de contestation, où les voix féminines occupent une place de plus en plus centrale. Par leur écriture, les romancières investissent l'espace littéraire non seulement pour témoigner, mais aussi pour déconstruire des systèmes de domination qui trouvent leur origine dans l'histoire coloniale et se prolongent au sein de structures patriarcales durablement enracinées. C'est dans ce sillage que s'inscrit Djaïli Amadou Amal, romancière camerounaise originaire du Sahel, dont le roman *Les Impatientes* (2020) - récompensé par le Prix Goncourt des lycéens et traduit dans de nombreuses langues - a marqué un tournant dans la

réception internationale des écritures féminines africaines. Par la mise en résonance des trajectoires de trois héroïnes - Ramla, Hindou et Safira - l'autrice met à nu la multiplicité des violences faites aux femmes : mariages forcés, polygamie, brutalités physiques et psychologiques, mais aussi intériorisation de la patience (*munyal*) comme norme morale et valeur cardinale de l'identité féminine.

L'intérêt du texte excède toutefois sa portée testimoniale : il invite à une lecture critique féconde si l'on mobilise conjointement la grille de la pensée postcoloniale et le paradigme de l'intersectionnalité. La première, telle qu'elle s'élabore chez Edward Said, Gayatri Chakravorty Spivak ou Achille Mbembe, permet de saisir la manière dont les structures de domination issues de la colonisation continuent de façonner les imaginaires sociaux, politiques et culturels. La seconde, introduite par Kimberlé Crenshaw et développée par Patricia Hill Collins, met en lumière l'articulation dynamique des rapports de pouvoir — genre, classe, âge, appartenance ethnique ou statut social — qui ne se contentent pas de s'additionner mais produisent des expériences différenciées et spécifiques de l'oppression.

Dans ce cadre, *Les Impatientes* apparaît comme un laboratoire narratif où s'expérimente une configuration complexe des dominations. Ramla incarne la tension entre un désir d'émancipation porté par l'éducation et l'imposition d'un destin matrimonial contraint ; Hindou illustre la vulnérabilité accrue d'une femme dépourvue de ressources sociales et culturelles,

prisonnière d'un mariage violent ; Safira, enfin, manifeste l'expérience singulière d'une épouse stérile, marginalisée dans le cadre polygamique. L'intersectionnalité éclaire ainsi la diversité de ces parcours, tandis que l'approche postcoloniale permet d'inscrire ces vécus dans une histoire longue de la domination, révélant l'intériorisation et la reproduction d'un ordre social hérité autant que réinventé.

De là découle la problématique centrale qui orientera notre étude : comment le roman *Les Impatientes* articule-t-il une critique à la fois postcoloniale et intersectionnelle en mettant en scène des femmes prises dans l'entrelacement des rapports patriarcaux, sociaux et coloniaux, tout en érigeant la littérature en espace de résistance et de reconfiguration identitaire ? Pour répondre à cette question, notre analyse s'organisera en trois temps : nous montrerons d'abord comment le roman met en évidence l'héritage colonial et la reproduction patriarcale dans les sociétés sahéliennes ; nous examinerons ensuite les formes plurielles de l'oppression féminine à travers la grille de l'intersectionnalité ; enfin, nous démontrerons que l'écriture polyphonique d'Amal constitue un contre-discours postcolonial et un manifeste féministe ancré dans les réalités africaines contemporaines.

1. PATRIARCAT ET HERITAGES COLONIAUX

L'analyse du roman *Les Impatientes* ne peut se réduire à l'examen des violences patriarcales en tant que simples « traditions locales ». Comme le rappelle Achille Mbembe, *« la colonisation a façonné des structures de domination qui, bien après l'indépendance, continuent d'informer l'imaginaire social*

et politique » (Mbembe, 2000 : p. 26). Autrement dit, les pratiques décrites par Amal - mariages forcés, polygamie, soumission des femmes - ne sont pas uniquement des reliques culturelles, mais des dispositifs de pouvoir réarticulés par l'expérience coloniale, puis réinvestis dans le cadre postcolonial. Le roman met en lumière cette complexité : derrière l'argument de la coutume, c'est un ensemble de rapports de force historiques et politiques qui se perpétuent.

1.1. Colonialisme et rigidification du patriarcat

Le mariage forcé et la polygamie, que subissent Ramla et Safira dans *Les Impatientes*, apparaissent non pas comme des pratiques issues d'une tradition vivante et adaptable, mais comme des institutions figées et rigides. Loin d'être l'expression d'une coutume authentique et en constante évolution, elles se trouvent « réifiées » par un processus historique particulier : celui de la colonisation. En codifiant les usages locaux et en les intégrant dans l'appareil juridique et administratif colonial, le pouvoir impérial a contribué à transformer des pratiques sociales malléables en normes coercitives, désormais perçues comme immuables.

Cette dynamique a été mise en évidence par Mahmood Mamdani, qui démontre que le colonialisme a largement « inventé » ou remodelé les coutumes afin de mieux asseoir son autorité sur les populations autochtones (Mamdani, 1996 : p. 109). La « tradition », loin d'être la survivance intacte d'un passé ancestral, devient ainsi un produit de l'ingénierie coloniale

: elle est sélectionnée, institutionnalisée et instrumentalisée pour servir d'outil de contrôle social.

Djaïli Amadou Amal illustre avec force ce mécanisme dans son roman : les familles qui imposent le mariage à leurs filles se réclament d'un héritage présenté comme intangible, alors qu'il s'agit en réalité d'un passé reconstruit et rigidifié. Le *munyal*, invoqué pour légitimer la résignation des femmes, est l'un des symptômes de cette naturalisation du pouvoir patriarcal. Ce qui devrait relever d'une pratique culturelle évolutive se transforme en injonction idéologique, renforcée par l'histoire coloniale et perpétuée par les structures sociales contemporaines.

Ainsi, le poids de la coutume n'est pas seulement celui de la mémoire collective, mais celui d'une mémoire reconstruite, utilisée comme instrument d'assujettissement. Le roman dénonce ce processus en mettant en scène des héroïnes qui, confrontées à la violence de cette coutume rigidifiée, découvrent que ce qui leur est présenté comme « héritage » est en réalité une construction historique, destinée à maintenir l'ordre social et à neutraliser toute contestation féminine.

1.2. Munyal : un silence imposé

Le *munyal*, valeur cardinale de patience, traverse le roman comme un refrain lancinant, au point de devenir l'un des motifs centraux de l'économie symbolique mise en place par Djaïli Amadou Amal. Présenté par les mères et les aînées comme l'ultime remède aux souffrances conjugales et sociales, il se transforme en véritable dispositif de contrôle psychologique. Amal le formule avec une ironie douloureuse : *« Munyal,*

répétaient les mères, comme si ce mot suffisait à effacer les blessures » (Amadou Amal, 2020 : p. 45) La réitération de ce terme agit comme une injonction intériorisée qui non seulement canalise la douleur, mais en fait une norme morale valorisée.

D'un point de vue théorique, ce mot peut être lu comme un **«** signifiant-maître **»** au sens lacanien, c'est-à-dire un signifiant qui organise et structure un champ symbolique en imposant son autorité. Le *munyal* ne se contente pas d'inciter les femmes à patienter : il redéfinit leur rapport à la souffrance en l'érigeant en vertu cardinale. Ainsi, la résignation devient non pas un choix, mais une obligation morale, un critère d'honneur et de respectabilité féminine.

Dans une perspective postcoloniale, ce mécanisme rejoint la réflexion de Gayatri Spivak : *« The subaltern cannot speak »* (Spivak, 1988 : p. 287). Ce n'est pas simplement que la parole des subalternes — ici, les femmes sahéliennes — est confisquée par les structures patriarcales et coloniales, mais qu'elle est neutralisée de l'intérieur par un lexique qui naturalise leur silence. Le *munyal* agit comme un code moral intégré, qui transforme la soumission en destin, l'oppression en devoir, et la douleur en horizon de vie inévitable.

Cette fonction idéologique révèle la profondeur du processus d'assujettissement : là où la colonisation a rigidifié et figé certaines pratiques sociales, la répétition rituelle du *munyal* opère comme une intériorisation de ces contraintes, rendant toute contestation socialement impensable. Amal montre ainsi comment une valeur présentée comme « traditionnelle » se mue

en instrument disciplinaire, un langage du pouvoir travesti en sagesse ancestrale. Loin d'être neutre, ce mot fonctionne comme une technologie du contrôle, assignant aux femmes la patience comme condition ontologique et verrouillant d'avance toute possibilité de résistance.

1.3. Voix sahéliennes dans la langue coloniale

La question linguistique occupe une place centrale. Amal choisit d'écrire en français, langue de l'ancienne puissance coloniale, mais elle y insère des réalités culturelles peules et sahéliennes. Ce choix paradoxal transforme la langue coloniale en outil de visibilité et de subversion. Edward Said avait souligné que *« l'Orient n'est jamais décrit pour lui-même, mais à travers les besoins et les fantasmes de l'Occident »* (Said, 1978 : p. 32). Amal inverse ce paradigme : au lieu d'un récit exotisant de la femme africaine produit par l'Occident, elle propose un témoignage endogène, porté par les voix féminines elles-mêmes. La langue française devient alors un médium de contre-discours, capable de porter une critique sociale tout en atteignant un lectorat mondial.

Cette hybridité linguistique est également significative : Amal conserve des mots peuls (*munyal*, *laada*) dans son texte, refusant leur traduction. Ce geste littéraire traduit une double appartenance : il affirme une identité culturelle tout en inscrivant son récit dans l'espace francophone global. Comme le note Homi K. Bhabha, *« le langage du colonisé se situe dans l'entre-deux, à la frontière mouvante où se redéfinissent sans cesse les identités »* (Bhabha, 1994 : p. 38). Amal illustre cette « hybridité

» : elle se réapproprie la langue du colonisateur pour articuler une voix féminine sahélienne et décoloniale.

Ce que montre *Les Impatientes*, c'est donc la conjonction de deux systèmes de domination : d'une part, un patriarcat qui contraint les femmes à la soumission, et d'autre part, une « *colonialité du pouvoir* » (Quijano, 2000) qui continue de structurer les imaginaires sociaux. L'oppression des héroïnes ne peut être comprise qu'à l'intersection de ces logiques. Loin de présenter le patriarcat comme une essence culturelle, Amal dévoile sa dimension historique et politique, issue d'un processus où la colonisation et la tradition se sont mutuellement consolidées.

2. POLYPHONIE ET DIVERSITE DES VECUS FEMININS

Si l'oppression des femmes constitue le noyau thématique de *Les Impatientes*, Djaïli Amadou Amal ne l'aborde pas de manière monolithique. Au contraire, son roman met en évidence la diversité des expériences féminines, révélant ainsi la pertinence d'une approche intersectionnelle. Forger ce concept en 1989, Kimberlé Crenshaw a montré que les discriminations vécues par les femmes noires ne pouvaient être comprises à partir d'une seule catégorie d'analyse — le genre ou la race — mais qu'elles résultaient de l'entrecroisement de plusieurs rapports de domination : *« Because the intersectional experience is greater than the sum of racism and sexism, any analysis that does not take intersectionality into account cannot sufficiently address the particular manner in which Black women are subordinated »* (Crenshaw, 1989 : p. 140). Transposé au

contexte sahélien, ce cadre conceptuel permet d'éclairer la manière dont Amal décrit l'oppression de ses héroïnes comme une matrice complexe où se croisent genre, classe sociale, âge, statut matrimonial et appartenance communautaire.

2.1. Ramla : l'émancipation contrariée

Ramla, jeune femme instruite, incarne l'aspiration à une liberté que seule l'éducation semble promettre. Son désir de poursuivre des études se heurte à la décision familiale de la marier de force : *« Elle avait rêvé d'une autre vie, d'un ailleurs où l'amour et le savoir guideraient ses pas. Mais on lui imposa un destin qui n'était pas le sien »* (Amadou Amal, 2020 : p. 61). Ici, l'oppression ne se réduit pas au patriarcat : elle conjugue le contrôle familial, la négation de l'individu et l'instrumentalisation des traditions. Ramla illustre ainsi le poids conjugué de son genre et de sa jeunesse, deux facteurs qui la rendent particulièrement vulnérable à la contrainte sociale.

2.2. Hindou : la violence cumulative

Hindou, quant à elle, subit une violence multiforme qui illustre la logique intersectionnelle. Issue d'un milieu social moins favorisé, mariée à un homme violent, elle est réduite au silence par la peur et par l'isolement : *« Elle avait crié, supplié, mais ses plaintes s'étaient perdues dans l'indifférence des siens »* (Amadou Amal, 2020 : p. 103). La domination qu'elle subit résulte de la combinaison du patriarcat, de la pauvreté et de l'absence de ressources symboliques (éducation, capital social). Patricia Hill Collins insiste sur le fait que l'oppression est vécue différemment selon la position de chaque individu dans la «

matrice de domination » : *« The major systems of oppression are interlocking. Their intersection creates the conditions of our lives and structures our choices »* (Collins, 2000 : p. 18) Hindou incarne précisément cette réalité : sa position dans la hiérarchie sociale et familiale l'expose à des violences exacerbées.

2.3. Safira : marginalité et stigmatisation

Safira, l'épouse première dans un mariage polygamique, expérimente une autre forme d'oppression : la stigmatisation liée à la stérilité. Contrairement à Ramla et Hindou, elle ne subit pas de contrainte matrimoniale initiale, mais son statut de femme sans enfant la place dans une situation de fragilité extrême. Elle est progressivement marginalisée, rendue invisible au sein de son propre foyer : *« Elle se sentait étrangère dans cette maison qui était pourtant la sienne »* (Amadou Amal, 2020 :p.147). Son expérience illustre la manière dont l'oppression varie en fonction de l'âge, du statut matrimonial et de la fertilité, autant de critères qui conditionnent la place des femmes dans la société. Ici encore, la grille intersectionnelle met en évidence la pluralité des vécus féminins, que le roman refuse de réduire à une seule figure de la victime.

Amal traduit littérairement cette diversité par une stratégie narrative : la polyphonie. Chaque narratrice exprime une voix singulière, mais l'ensemble compose une fresque collective où se tissent des expériences distinctes et complémentaires. Cette polyphonie constitue un geste esthétique fort, qui rejoint l'idée de bell hooks selon laquelle le féminisme ne peut se contenter d'un discours homogène, mais doit *« take into account the*

diversity of women's lived experiences » (hooks, 1984). Loin d'un féminisme universalisant, Amal propose un féminisme contextuel, enraciné dans les réalités multiples des femmes sahéliennes.

3. VOIX PLURIELLES, CONTRE-DISCOURS

Si *Les Impatientes* met en lumière la multiplicité des oppressions, il ne se réduit pas à un simple récit de victimisation. Le roman érige la littérature elle-même en outil de résistance et de transformation sociale. À travers sa polyphonie narrative et la réappropriation de la langue française, Amal construit un contre-discours postcolonial qui confère aux subalternes la possibilité de parler et, ce faisant, de redéfinir leur place dans l'espace social et symbolique.

3.1. Voix plurielles

La structure polyphonique du roman - trois voix féminines qui se relaient - constitue une mise en crise de l'univocité masculine. Dans la tradition patriarcale décrite par Amal, la parole est monopolisée par les hommes, tandis que les femmes sont invitées au silence et à la patience. Le choix de donner successivement la parole à Ramla, Hindou et Safira instaure un espace narratif où les héroïnes reprennent le contrôle de leur récit. Comme le souligne Mikhaïl Bakhtine, la polyphonie romanesque crée un lieu de confrontation des voix sociales et idéologiques : *« le roman polyphonique est un roman où plusieurs consciences indépendantes se confrontent dans un dialogue vivant »* (Bakhtine, 1970 : p. 34). Amal mobilise cette forme pour donner chair à une sororité textuelle, où les voix

multiples construisent une mémoire collective des souffrances et des résistances.

3.2. Hybridité linguistique

Écrire en français est pour Amal un choix à la fois stratégique et politique. Le français, langue du colonisateur, devient un vecteur de visibilité internationale et une arme de dénonciation. Cette appropriation littéraire rejoint le constat de Ngũgĩ wa Thiong'o selon lequel l'usage des langues coloniales peut devenir un acte de subversion lorsqu'il permet d'inscrire des réalités locales dans un espace global : *« The choice of language and the use to which language is put is central to a people's definition of themselves in relation to their natural and social environment »* (Thiong'o, 1986 : p. 4). Amal insère ainsi dans la langue française des mots peuls tels que *munyal*, les chargeant d'une ambivalence : ils traduisent la soumission imposée aux femmes, mais deviennent également des marqueurs d'identité culturelle. Cette hybridité linguistique transforme la langue coloniale en médium de résistance.

3.3. Un féminisme situé

Enfin, *Les Impatientes* dépasse la sphère esthétique pour devenir un manifeste féministe situé. Amal ne cherche pas à plaquer un féminisme occidental sur les réalités sahéliennes, mais propose une réflexion ancrée dans le vécu local. Ses héroïnes n'incarnent pas un modèle abstrait de libération, mais une lutte quotidienne, souvent inachevée, pour survivre et pour se faire entendre. Comme le rappelle Chandra Talpade Mohanty, *« toute analyse féministe doit tenir compte des contextes historiques et culturels*

spécifiques, sans réduire les femmes du Sud global à une catégorie homogène » (Mohanty, 1984, p: 338). Amal illustre précisément ce féminisme contextuel, en donnant à voir des résistances qui, même limitées, ouvrent des brèches dans l'ordre patriarcal.

En ce sens, le roman opère une double fonction : il témoigne d'un vécu collectif, tout en participant activement à sa transformation. En inscrivant ces récits dans le champ littéraire francophone mondial — où il a reçu un écho considérable avec le Prix Goncourt des lycéens — Amal fait de la littérature un espace de circulation des voix subalternes, un lieu où s'élabore une mémoire critique et où s'invente une possibilité d'émancipation.

L'analyse du roman *Les Impatientes* de Djaïli Amadou Amal à travers les cadres théoriques de la critique postcoloniale et de l'intersectionnalité met en lumière la complexité des oppressions subies par les femmes sahéliennes. Loin de se limiter à une dénonciation du patriarcat comme simple coutume locale, le roman dévoile l'articulation de plusieurs logiques de domination : héritages coloniaux, structures sociales figées, inégalités de classe et contraintes de genre. Le mariage forcé, la polygamie et l'injonction au *munyal* apparaissent ainsi comme des pratiques où s'entrecroisent colonialité et patriarcat, transformant les femmes en subalternes condamnées au silence.

Toutefois, Amal refuse de réduire ses héroïnes à des victimes passives. Par une écriture polyphonique et une esthétique du témoignage, elle redonne la parole à Ramla, Hindou et Safira,

qui incarnent des trajectoires distinctes mais complémentaires. Cette diversité narrative illustre parfaitement la perspective intersectionnelle : les oppressions se déploient différemment selon la position sociale, l'âge, le statut matrimonial et les ressources symboliques des personnages. En inscrivant ces expériences dans la langue française, Amal détourne l'héritage colonial pour en faire un médium de résistance et un vecteur de visibilité mondiale.

Ainsi, *Les Impatientes* se situe au croisement de la littérature et du manifeste social. Il constitue à la fois un espace de mémoire et un instrument de transformation, un contre-discours postcolonial qui déconstruit les clichés orientalistes et un féminisme contextuel enraciné dans les réalités africaines contemporaines. La littérature francophone africaine apparaît dès lors comme un champ privilégié pour penser les dynamiques de pouvoir et d'émancipation, en articulant esthétique et politique.

En définitive, l'œuvre d'Amal invite à reconsidérer le rôle de la littérature dans les sociétés postcoloniales : non seulement comme reflet des injustices, mais comme lieu d'élaboration de nouvelles voix et de nouvelles subjectivités féminines. Elle ouvre aussi des perspectives de recherche comparatives avec d'autres écritures féminines francophones, qu'elles soient maghrébines, subsahariennes ou caribéennes, afin de saisir comment la pluralité des expériences peut contribuer à une redéfinition décentrée et inclusive des études féministes et postcoloniales.

BIBLIOGRAPHIE

Amadou Amal, D. (2020). *Les Impatientes.* Paris : Éditions Emmanuelle Collas.

Bakhtine, M. (1970). *Problèmes de la poétique de Dostoïevski.* . Paris : Seuil.

Bhabha, H. K. (1994). *The Location of Culture.* London: Routledge.

Collins, P. H. (2000). *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment.* New York: Routledge.

Crenshaw, K. (1989). Demarginalizing the Intersection of Race and Sex. . *University of Chicago Legal Forum, Vol. 1989, Issue 1, Article* .

Hooks, b. (1984). *Feminist Theory: From Margin to Center.* Boston: South End Press.

Mamdani, M. (. (1996). *Citizen and Subject: Contemporary Africa and the Legacy of Late Colonialism.* . Princeton: Princeton University Press.

Mbembe, A. (2000). *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine.* Paris: Karthala.

Mohanty, C. T. (1984). Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses. *Boundary 2, 12(3),* , pp. 333-358.

Quijano, A. N. (2000). Coloniality of Power, Eurocentrism, and Latin America. *Nepantla: Views from South, 1(3)* , pp. 533–580.

Said, E. (1978). *Orientalism.* New York: Pantheon Books.

Spivak, G. C. (1988). Can the Subaltern Speak?. . *C. Nelson & L. Grossberg (dir.), Marxism and the Interpretation of Culture. Urbana: University of Illinois Press.*

Thiong'o, N. w. (1986). *Decolonising the Mind: The Politics of Language in African Literature.* London: James Currey.